

La Saga des poules mouillées : ça continue ?

Marie-Claude Garneau et Julie-Michèle Morin

Numéro 162 (1), 2017

Répertoire québécois ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

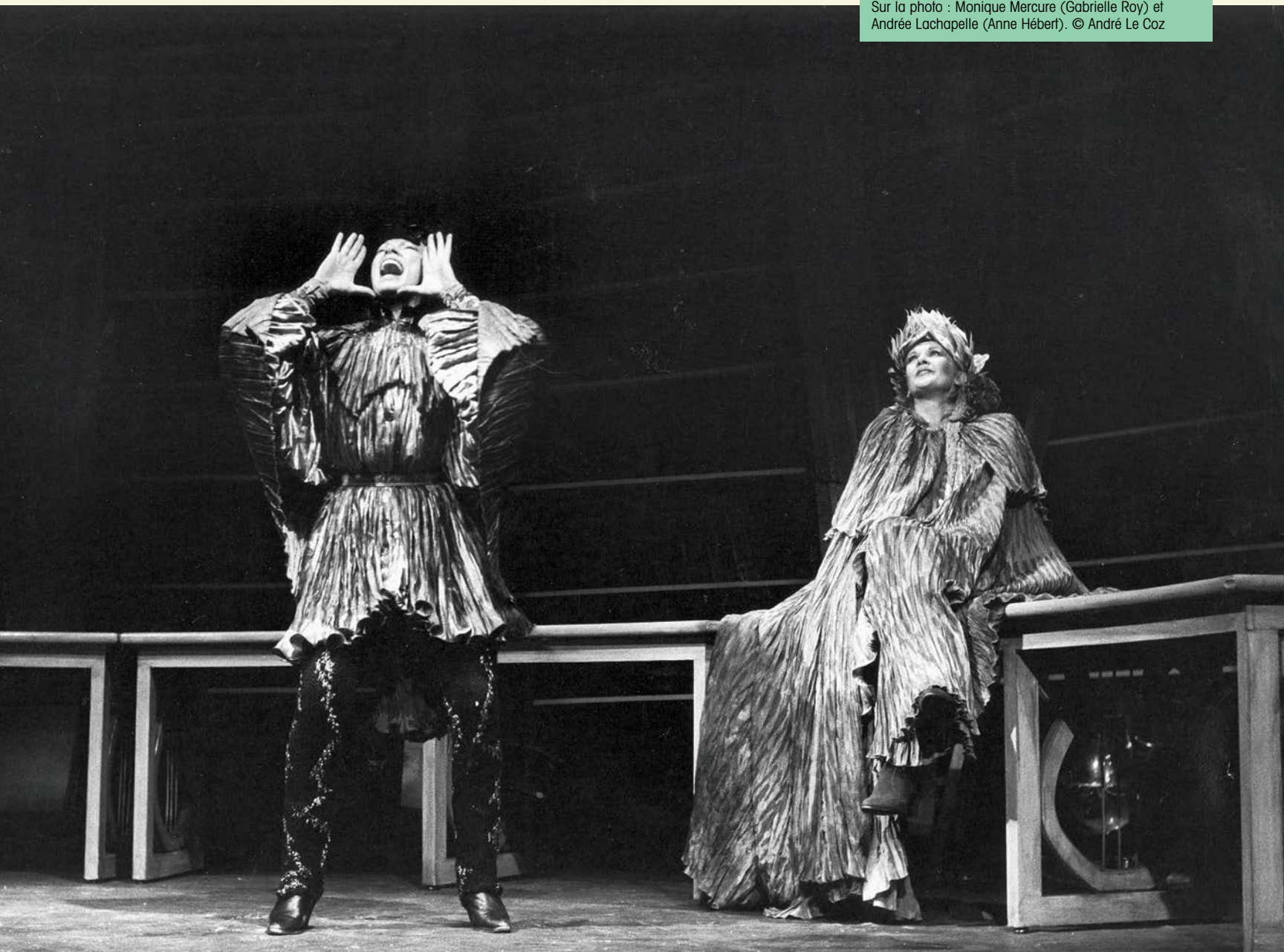
Garneau, M.-C. & Morin, J.-M. (2017). *La Saga des poules mouillées : ça continue ?* *Jeu*, (162), 41–45.

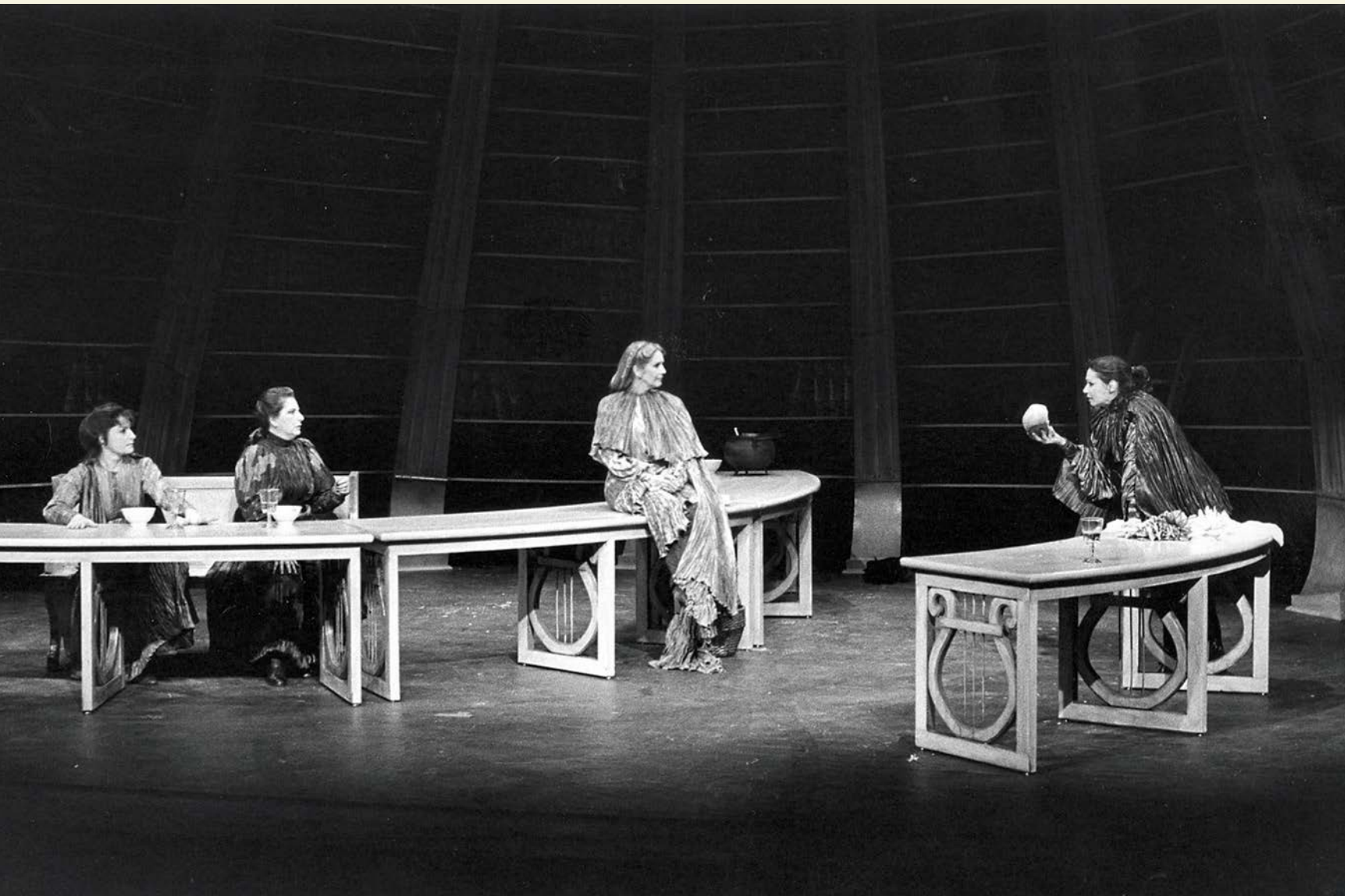
La Saga des poules mouillées : ça continue?

Marie-Claude Garneau et Julie-Michèle Morin

Deux chercheuses en théâtre dialoguent autour de cette œuvre de Jovette Marchessault qui réunit quatre grandes écrivaines québécoises. Ce texte créé en 1981 donne lieu, en 2017, à une discussion féministe, politique et poétique pertinente. Sa représentation aurait-elle le même intérêt aujourd'hui?

La Saga des poules mouillées de Jovette Marchessault, mise en scène par Michelle Rossignol (TNM, 1981).
Sur la photo : Monique Mercure (Gabrielle Roy) et Andrée Lachapelle (Anne Hébert). © André Le Coz





AU FAIT, DE QUOI ÇA PARLE ?

JULIE-MICHÈLE MORIN – Je commencerais par citer le personnage de Germaine Guèvremont : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » En effet, de quoi est-il question quand Anne Hébert, Germaine Guèvremont, Laure Conan et Gabrielle Roy discutent en rond de je ne sais quoi précisément ? J'arrive en ces pages comme dans un club secret, sans invitation. Le temps qu'il me faut pour entrer dans l'œuvre me semble interminable et compressé. Je m'agrippe à mon geste de lecture, examine les repères qui me sont offerts, et en trouve si peu pour saisir ce qui se dit, se fait, se passe dans ce festif chaos... Je cherche une prise, sonde les personnages et les raisons de leur présence. J'ai sérieusement l'impression d'arriver au milieu d'une conversation elliptique, trouée et un brin opaque, entre quatre ancêtres.

MARIE-CLAUDE GARNEAU – C'est étonnant à quel point, de mon côté, je trouve ce texte limpide, et même lumineux. Marchessault réunit ces écrivaines dans un lieu à la fois vaste et non défini, entre la table de la cuisine et la forêt touffue. La fable traite des difficultés que chacune a vécues au fil de sa vie d'auteure, mais aussi des joies qui les animent. En les réunissant, Marchessault crée une sorte de temps circulaire, déjoue l'histoire et forge une nouvelle mythologie féministe, en nous faisant rêver d'un texte signé par ces quatre écrivaines. *La Saga des poules mouillées* veut aussi déjouer la censure que les femmes subissent, souvent, dans l'écriture. L'auteure sollicite la curiosité des lectrices et des spectatrices, appelle leur engagement et la mise en valeur de l'histoire des femmes et des féministes.

La Saga des poules mouillées de Jovette Marchessault, mise en scène par Michelle Rossignol (TNM, 1981). Sur la photo : Amulette Garneau (Germaine Guèvremont), Charlotte Boisjoli (Laure Conan), Andrée Lachapelle (Anne Hébert) et Monique Mercure (Gabrielle Roy). © André Le Coz

J.-M. M. – On partage, certes, des oppressions similaires avec l'auteure et ses personnages, mais je crois que la censure que tu évoques s'est transformée. L'épicentre des enjeux féministes soulevés par Marchessault dans *La Saga...* a quelque chose de démodé. Prends seulement la question du clergé ; il m'apparaît anachronique de me ressaisir de la lutte anticléricale avec cette passion, cet engagement et cette curiosité dont tu me parles. Je pense qu'il y a un fin trait de poussière qui s'est déposé sur cette mythologie...

Poussiéreux, oui, parce qu'enterré sous des années de machisme théâtral !

– Marie-Claude Garneau

M.-C. G. – Poussiéreux, oui, parce qu'enterré sous des années de machisme théâtral! Poussiéreux parce que les femmes doivent enlever des kilos de terre de leur bouche pour parler, parce qu'on nous a trop souvent dit que ce n'était pas important, pas pertinent, trop difficile, pire: trop intime! C'est d'ailleurs ce qu'on a reproché à Marchessault: trop littéraire, trop parlé; trop militante, trop lesbienne... Pour ce qui est de la censure: peut-être que, telle que la traite Marchessault, elle n'est plus un sujet primordial aujourd'hui. Mais cette censure opérée par le clergé était étroitement liée au contexte précis de la Grande Noirceur, dans lequel Marchessault a évolué: il ne faut pas oublier de contextualiser la pièce pour saisir l'importance de ces paroles de femmes lorsqu'elles furent prononcées. Ça m'amène à parler d'un autre enjeu que la pièce nous expose, toujours en lien avec la censure: celle d'être femme et d'écrire. Pense aujourd'hui à la programmation des théâtres, majoritairement masculines, aux prix littéraires, encore bien souvent remis à des hommes, pense aux médias en général, qui détournent la parole des femmes et s'en moquent. Marchessault nous parle des effets du patriarcat sur la culture, et ça, c'est encore d'actualité.

J.-M. M. – Oui, d'accord. Mais tu ne peux pas nier que le texte accuse son âge: quatre *matantes* qui jasant de poésie dans un boisé, en se faisant des blagues de féministes poilues! En tant que lectrice ou spectatrice, je peine à faire abstraction de la division temporelle entre elles et moi, entre leur militance et la mienne. Il y a aussi ce petit côté essentialiste¹ qui me laisse parfois tiède face à leur fièvre. Je sens que le travail poétique est en décalage avec la concrétude des luttes féministes actuelles, qu'il freine la clarté des revendications.

ENJEUX FORMELS

M.-C. G. – Je trouve au contraire que le rythme est représentatif du théâtre de Marchessault: très littéraire, oui, plein d'images, une progression en cinq tableaux, des didascalies peu nombreuses, parce que la parole des personnages est au centre de tout. Ce sont les discussions, la forme dialoguée et, donc, la poésie de l'auteure qui portent sa militance. Je pense que Marchessault met très bien de l'avant certaines revendications, comme contrer le silence imposé aux femmes par les institutions, légitimer leur travail d'écriture et faire voir des personnages de femmes qui se réalisent en dehors d'une structure familiale. Et le tout passe par la force de son langage et de sa poésie.

J.-M. M. – Quand même, Conan, Guèvremont, Hébert, Roy... Le contexte historique est tellement éloigné du nôtre qu'on dirait des figures figées dans un temps clos, leurs phrases déposées dans de petits ossuaires...

M.-C. G. – Figées? Je trouve plutôt que l'humour et l'ironie dont Marchessault fait usage dynamise leurs échanges. Tu ne peux pas nier que lorsque Germaine Guèvremont dit à Anne Hébert: « Tu me fais chier », elles nous apparaissent plus vivantes que jamais! De plus, le fait que Marchessault pousse ses personnages à se confronter verbalement crée de la dissension au sein du quatuor et donne une vivacité à la pièce. Montrer leurs divergences respectives à l'idée d'écrire un livre collectivement, c'est expliciter les tensions au sein des féminismes, que ce soit en 1980 ou actuellement. En ce sens, je trouve que la pièce reste tout à fait d'actualité.

J.-M. M. – Oui, mais les personnages sont didactiques comme des porte-étendards d'un féminisme essentialiste qui date et vieillit drôlement. Comme si chaque parole émergeait d'un discours et non d'une voix. Des personnages dans lesquels on aurait caché des idées de révolution féministe, de petites répliques poétiques et pamphlétaires. J'ai l'impression de lire un manifeste réparti en quatre voix, qui m'explique une marche à suivre pour m'émanciper. Aussi, la posture de l'écrivaine est abordée jusqu'à saturation, ce qui en fait un texte très verbeux. J'ai l'impression qu'aucune image n'a sa place, que l'imagination se dissout dans la quantité de répliques rhétoriques.

M.-C. G. – Mais voyons! Je trouve que ce texte redonne ses lettres de noblesse à la figure de l'écrivaine. C'est plus que nécessaire de voir ces personnages qui souhaitent un projet d'écriture collective pour mettre en valeur la parole des femmes! Pour une fois qu'on voit sur scène des femmes qui ne sont pas en train de chercher légitimité auprès d'un homme, qui se réapproprient un domaine – l'écriture – qui semble toujours avoir été sous domination masculine. Pour ce qui est de l'essentialisme, par contre, je n'ai pas le choix de t'accorder ce point. Je pense que nous avons le même malaise concernant la prédilection de Marchessault à associer le corps des femmes à la nature et à la Terre-Mère.

J.-M. M. – Aujourd'hui, on ne peut nier que le courant des études de genre a éminemment façonné les imaginaires collectifs. Sans que toutes y adhèrent, il reste que notre façon de repenser le genre actuellement a un impact sur la réception des œuvres.

1. Le féminisme essentialiste (appelé aussi différentialiste) est un courant littéraire et culturel qui postule une différence et une complémentarité entre les sexes. Le « féminin » convoque des données biologiques pour définir « la femme » et pose cette dernière en relation avec « la Nature ».

**Pourquoi faut-il que « continuer » signifie souvent « rejeter »,
comme si créer de nouveaux textes impliquait
qu'il faille se départir de l'héritage féministe ? – Marie-Claude Garneau**

M.-C. G. – En effet, entendre Marchessault parler de l'essence du sexe féminin, malgré le sublime poétique de certaines répliques, entre en confrontation avec notre contexte contemporain. Quoique le simple fait d'évoquer la question de l'ontologie des sexes nous pousse à nous positionner par rapport à celle-ci...

« TU ME FAIS DU BIEN L'ANCIENNE² »

J.-M. M. – C'est surtout en Jovette Marchessault, davantage que dans sa pièce, que je trouve une source d'inspiration et de combativité. Dans la correspondance, incluse dans l'édition de 1981 de *La Saga...*, qu'elle adresse à son amie Gloria Orenstein, féministe étasunienne de qui elle était très proche, c'est sa voix qui me donne envie de féminisme et de théâtre politique.

M.-C. G. – Tu soulèves quelque chose de pertinent, dont on a peu entendu parler : les correspondances. La poésie et la sensibilité de Marchessault, comme les nombreux questionnements et doutes qui l'assaillent pendant l'écriture de sa pièce, sont présents dans ces lettres. Celles-ci m'apparaissent d'ailleurs très théâtrales.

J.-M. M. – En fait, je vois vraiment *La Saga...* comme un relais. C'est pourquoi il faut plonger dans de nouvelles écritures plutôt que de rejouer ce texte. Il en faut plus, de nouveaux discours et de nouveaux imaginaires féministes, pour poursuivre ce tissage de résistances dont Marchessault nous a fait héritières.

M.-C. G. – Mais l'un n'empêche pas l'autre ! Pourquoi faut-il que « continuer » signifie souvent « rejeter », comme si créer de nouveaux textes impliquait qu'il faille se départir de l'héritage féministe ? Non seulement je rejouerais *La Saga des poules mouillées*, mais aussi *La terre est trop courte*, *Violette Leduc* (1982) et *Le Voyage magnifique d'Emily Carr*, pour lequel elle a remporté en 1991 le Prix du Gouverneur général. Je voudrais assurément plus de visibilité pour Jovette Marchessault, qui reste une de nos plus grandes auteures dramatiques. J'ai la conviction qu'être en contact avec des œuvres féministes permet d'assurer un relais entre auteures, lectrices et spectatrices d'aujourd'hui et d'hier. C'est d'ailleurs exactement ce qui se passe dans le texte même de *La Saga...*!

J.-M. M. – Finalement, ce serait une invitation à être en lutte et à l'être par l'écriture... Les moyens se transforment, mais il reste que Marchessault a eu le courage de dire des choses que même actuellement on entend très peu dans nos théâtres. Peut-être qu'écouter les mots de Marchessault sur une scène aujourd'hui nous pousserait à réexaminer la question du féminisme avec autant de clarté et d'affront qu'elle l'a fait.

M.-C. G. – Absolument !

« La musique et des voix de femmes se greffent sur leurs paroles, et ça continue³... » ●

2. Germaine Guèvremont à Laure Conan, *La Saga des poules mouillées*, Montréal, Les éditions de la Pleine Lune, 1981, p. 47.

3. Dernière didascalie de *La Saga des poules mouillées*, op. cit.

La Saga des poules mouillées de Jovette Marchessault, mise en scène par Michelle Rossignol (TNM, 1981). Sur la photo : Charlotte Boisjoli (Laure Conan) et Amulette Garneau (Germaine Guèvremont). © André Le Coz



Peut-être qu'écouter les mots de Marchessault sur une scène aujourd'hui nous pousserait à réexaminer la question du féminisme avec autant de clarté et d'affront qu'elle l'a fait. — Julie-Michèle Morin

Marie-Claude Garneau est doctorante en Lettres françaises à l'Université d'Ottawa. Elle travaille sur la dramaturgie féministe contemporaine.

Julie-Michèle Morin est candidate à la maîtrise en théâtre à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM. Ses recherches portent sur les dispositifs technologiques en arts vivants.